Nouvelle-Orléans, 1er Avril 1906.

Livraison 2me. | 10e SÉRIE. | Tome 2.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, Eug. Antoine, 434, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 434, RUE DE CHARTRES
1906.

Nouvelle-Orléans, 1er Avril 1906

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Réunion du 12 Janvier 1906.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Charles T. Soniat, Edgar Grima Clément Jaubert, Ludovic Lafargue et Bussière Rouen.

M. Véran Dejoux, consul de France et membre honoraire de l'Athénée, M. Chauvière, peintre, et beaucoup de dames assistent à la réunion.

Ouverture de la séance à huit heures et un quart.

Le Président dit que le renouvellement du bureau est à l'ordre du jour ; et les Messieurs dont les noms suivent sont élus à l'unanimité des voix :

MM. Prof. Alcée Fortier, président ;
Juge Emile Rost, 1er vice-président ;
Hon. Charles T. Soniat, 2nd vice-président ;
Edgar Grima, sous-secrétaire.

Chaque officier élu remercies les collègues de l'honneur qui lui a été fait et promet de se dévouer à l'œuvre de notre société.

Au nom de M. Jusserand, Ambassadeur de la République Française à Washington, son portrait est présenté à l'Athénée par M. Dejoux. M. le Consul de France dit que c'est un vrai plaisir pour lui d'être l'interprète de M. l'Ambassadeur qui a accompagné l'envoi de son portrait de ses meilleurs souhaits pour le succès et la prospérité de l'Athénée.

M. Fortier remercie M. le Consul de France et le prie de dire à M. Jusserand combien l'Athénée est touché par sa délicate attention et l'expression de ses vœux.

Sur motion de M. Chas. T. Soniat, dûment secondée et adoptée à l'unanimité des voix, il est décidé que le portrait de M. l'Ambassadeur de France sera encadré et qu'il ornera notre salle de réunion.

M. Fortier donne lecture d'une aimable et touchante lettre de M. Jules Cambon, ancien Ambassadeur de France à Washington et actuellement Ambassadeur à Madrid.

M. le Président annonce qu'il a reçu plusieurs lettres,

lesquelles lui ont été adressées par le Président et le Secrétaire général de l'Alliance Française aux Etats-Unis se rapportant au conférencier de l'Alliance.

C'est M. Julien Tiersot qui, cette année, fera les frais des deux conférences. La première aura lieu le vendredi, 2 février, à 8 heures du soir; la seconde aura lieu le dimanche, 4 février, à midi. Les sujets que traitera M. Tiersot sont: Les chansons populaires en France, avec chant, et Les chants nationaux et historiques de France, avec chant.

Le président ajoute que l'Union Française a encore mis sa grande salle à la disposition de l'Athénée et remercie M. Jaubert, président de cette société.

Messieurs Charles T. Soniat et Clément Jaubert sont priés d'aller attendre M. Tiersot à son arrivée et de le conduire à un hôtel.

M. Fortier annonce officiellement la mort de M. Eugène Antoine qui, depuis trente ans, était l'imprimeur de l'Athénée et qui en fut un ami dévoué. Par un vote unanime les membres de l'Athénée expriment leurs regrets et prient le secrétaire de les transmettre aux fils de M. Eugène Antoine.

La parole est donnée à Mlle Marie Augustin qui fait une charmante causerie sur le Canada.

Les détails intéressants fournis par Mlle Augustin démontrent qu'elle a voyagé en savante, et l'Athénée lui sait gré de les lui avoir communiqués d'une façon si captivante.

Un vote de remercîments est donné à Mlle Augustin.

M. Edgar Grima dit qu'il a vu dans les journaux qu'on s'occupait beaucoup de savoir ce qu'étaient les "Coureurs de bois" et d'où leur venait cette appellation.

Mlle Marie Augustin promet de faire des recherches à ce sujet.

M. Edgar Grima lit un touchant poème de lui intitulé "Noël," et la lecture de cette poésie est saluée des applaudissements de l'auditoire.

M. Fortier parle du trois centième anniversaire de la naissance de Pierre Corneille, lequel doit être célébré à Paris le 6 juin prochain. Il n'y a pas à Paris une seule statue du grand auteur français, et le Président suggère que l'Athénée envoie sa cotisation au fond destiné à l'érection d'un monument qui lui sera dédié.

M. Charles T. Soniat fait la motion que la somme de vingt dollars soit contribuée dans ce but par l'Athénée, et que le Président soit autorisé à la faire parvenir au journal, "Le Figaro" de Paris, qui s'occupe activement de cette souscription.

Cette motion est mise aux voix et adoptée sans objections.

Le Secrétaire prie le Président d'annoncer que c'est aujourd'hui le trentième anniversaire de la fondation de l'Athénée Louisianais.

M. Fortier prononce quelques paroles et fait une courte récapitulation de l'œuvre de l'Athénée pendant les trente années qui viennent de s'écouler. Il est heureux d'annoncer aux amis de notre société qu'elle est plus prospère que jamais.

M. Edgar Grima propose de remettre la célébration de cet anniversaire jusqu'à l'arrivée de M. Tiersot.

Cette proposition est adoptée.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

L'Athénée adopte comme procès-verbaux des conférences de M. Julien Tiersot, les excellents articles publiés par l'Abeille de la Nouvelle-Orléans, dans ses numéros du samedi 3 février et du mardi 6 février 1906.

Première Conférence de M. Julien Tiersot.

M. Julien Tiersot, le conférencier qui, pendant deux heures, a tenu hier soir sous le charme un auditoire d'élite dans la salle de l'Union Française, n'est certainement pas un de ces *déracinés* dont Maurice Barrès a fait les héros d'un livre célèbre.

Ni ses études, qui l'ont forcément mis en contact avec des jeunes gens d'origines diverses, ni les milieux dans lesquels il a vécu dans sa jeunesse et à son entrée dans la vie d'homme n'ont altéré en lui l'amour du sol natal, l'amour de ce clocher à l'ombre duquel il se livrait à ses premiers jeux en écoutant les douces mélodies des temps anciens transmises de génération en génération.

Et comme il avait les idées larges, comme il apprenait que d'autres provinces que la vieille Bresse qui lui était si chère conservaient aussi les traditions des ancêtres, chantaient encore les champs ensoleillés,

la vie simple et saine, l'amour fécond et salutaire, il partagea son cœur.

Il n'est pas besoin d'autre preuve de ce que nous avançons que l'accent ému avec lequel il nous a raconté hier soir ses pérégrinations à travers la France, à la recherche de ces vieux chants qui peignent si bien ces paysans de France, qui sont comme des effluves magnétiques de ce que ce pays compte de plus fort et de meilleur.

Certes, le ministre de l'instruction publique et des beaux arts qui confia à M. Tiersot, il y a une dizaine d'années, la mission de rechercher et de recueillir les vieilles chansons françaises fut bien inspiré.

Nul plus que ce musicien né et savant, servi par une culture intellectuelle hors de pair, ne pouvait l'accomplir dans de meilleures conditions.

Le résultat de ses recherches, il nous l'a dit hier avec une simplicité et une élégance vraiment charmantes, donnant à sa phrase une clarté et une tournure qui font de lui un maître en l'art de dire. Il était vraiment ému lorsqu'il a raconté son arrivée dans un village juste à temps pour recueillir d'une femme âgée de plus de quatre-vingts ans un chant dont elle seule se souvenait. Mais où il a véritablement touché jusqu'au plus profond de leur être ceux qui l'écoutaient, c'est quand il a, de sa belle voix et avec un talent qu'envieraient bien des professionnels, chanté, ces rondeaux, ces romances, dont quelques-uns, comme il l'a dit si éloquemment, pourraient servir de sujet d'épopée.

Il faut savoir gré à l'Athénée Louisianais de nous procurer l'intense et réconfortante jouissance d'entendre des conférenciers comme M. Tiersot.

Quelques-unes des vieilles chansons qu'il nous a dites hier, "Le Retour du Marin," "En passant par la Lorraine," "Rossignolet du bois joli," "La Maumarié" et "Le pauvre laboureur," resteront certainement parmi nous, pour nous rappeler dans nos réunions la France que nous aimons et à laquelle nous pensons toujours.

M. Tiersot était accompagné dans son chant par une très charmante jeune fille, Mlle Bouligny, croyons-nous.

Seconde conférence dimanche à midi et demi, dans la salle de l'Union Française.

Seconde Conférence de M. Tiersot.

La seconde conférence de M. Julien Tiersot dimanche dernier a été autant goûtée que la première; elle avait pour sujet: "les chants patriotiques, leurs origines," et l'éminent conférencier en reprenant contact avec ce public qu'il avait si vivement intéressé le vendredi précédent, n'a pas eu grand'peine à captiver son attention.

Nous avons dit avec quel charme pénétrant M. Tiersot raconte les incidents auxquels il a été mêlé dans ses voyages nombreux, parcourant la France en tous sens, allant de province en province, pour y étudier ce peuple à l'âme forte, qui vit loin du

tumulte des affaires publiques, s'abandonne dans sa simplicité rustique à des jouissances que fuient les ambitieux.

M. Tiersot nous a fait un tableau charmant de ce peuple qui, la tâche du jour accomplie, la rude journée terminée, se réunit pour le repas du soir et, le sourire aux lèvres, se livre aux chansons berceuses de son enfance.

Dimanche, M. Tiersot nous a parlé des chants patriotiques. Il nous a dit qu'on avait de tout temps chanté dans son pays, et que ce n'était pas à la rue seulement, que l'on chantait, qu'à la cour aussi.

En maître qu'il est de son sujet, il nous a fait remonter aux temps les plus reculés pour y découvrir les premiers chants, et dans un ordre chronologique nous a cité tous ceux qui avaient eu leur heure d'universalité. Souvent d'intéressantes anecdotes se glissaient dans sa causerie et lui donnaient une saveur exquise.

Mais c'est quand il nous a parlé de la Marseillaise que ses auditeurs ont bu ses paroles. M. Tiersot se plaisait au jeu et il nous a fait vivre cette époque troublée que traversait la France. Il a retracé à larges traits les événements qui préludèrent à la révolution de '89 pour arriver à nous dire dans quelles circonstances un jeune et brillant officier de l'armée française, poète à ses heures et musicien excellent, avait en un moment d'inspiration composé la "Marseillaise" qui électrisa la France et devint l'hymne national.

Les conférences de M. Tiersot ont le double mérite du fond et de la forme. L'éminent conférencier dit des choses instructives et les dit excellemment, avec une simplicité pleine de charme. Pour nous mieux pénétrer de ce qu'il nous expliquait, il a chanté plusieurs compositions d'époques diverses, nous mettant à même de juger de l'évolution qui s'est opérée dans la musique; et sans vouloir être irrévérencieux à l'endroit de nos pères, avouons que l'évolution a été heureuse, que nous chantons mieux que nos pères, que le souffle du génie se découvre plus aisément dans la *Marseillaise* que dans le *Ça ira*.

Félicitons l'Athénée Louisianais de la pensée heureuse qu'il a eue d'inviter M. Tiersot à visiter la Nouvelle-Orléans; remercions-le de son initiative généreuse qui nous a valu de connaître un fin lettré, qui nous a parlé de la France, de son peuple, de son génie, qui nous l'a montrée dans tout son rayonnement, tout son flamboiement.

Réunion du Vendredi 9 Mars 1906.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Charles T. Soniat, 2nd vice-président; Edgar Grima, sous-secrétaire; Joseph A. Breaux, Clément Jaubert et Bussière Rouen, secrétaire perpétuel.

Monsieur Véran Dejoux, consul de France et membre honoraire de l'Athénée, et plusieurs dames assistent à la réunion.

Le Président ouvre la séance à huit heures du soir.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Monsieur Fortier dit qu'il a reçu une lettre de Monsieur Julien Tiersot dans laquelle le conférencier remercie Messieurs Charles T. Soniat et Alcée Fortier pour les égards et les attentions qu'ils ont eus pour lui pendant son séjour en notre ville. M. Tiersot ajoute qu'il a pleinement réussi dans la tâche qu'il avait entreprise de faire un recueil des chansons nègres de la Louisiane.

Monsieur Fortier parle aussi d'une lettre qu'il a reçue du secrétaire général de l'Alliance Française à Paris lui disant que l'Athénée Louisianais était le représentant qualifié de l'Alliance Française à la Nouvelle-Orléans.

Sur la proposition de M. Rouen, appuyé par M. Grima, M. Alcée Fortier est nommé pour représenter l'Athénée à la réunion des délégués de l'Alliance Française à New-York.

Pendant son séjour au Nord, M. Fortier fera des conférences en français à New-Haven, à New-York et à Baltimore.

Monsieur Fortier lit ensuite un gracieux dialogue dû à la plume de M. le Juge Félix Voorhies de la Nouvelle-Ibérie, et reçu par l'entremise de M. le Juge Joseph A. Breaux. Cette page spirituelle a pour titre: "Une page de mon roman, au coin du feu."

Monsieur Bussière Rouen donne lecture d'un travail sérieux envoyé à l'Athénée par Mlle Ermance Robert

et intitulé: "Le Savant."—C'est une biographie bien faite et touchante de Louis Pasteur, ce savant remarquable, dont le nom restera à jamais gravé sur les tablettes de l'histoire.

La lecture de ces deux manuscrits est fort goûtée de l'auditoire, et il est décidé de les publier dans le prochain numéro des "Comptes-Rendus."

Des remercîments sont votés à Mlle Ermance Robert et à M. le Juge Félix Voorhies.

A neuf heures et demie, l'ajournement est prononcé.

UNE PAGE DE MON ROMAN.

AU COIN DU FEU.

La nuit se fait par degrés. Le froid est intense, et le vent qui siffle dans les branches desséchées vous coupe le visage. Le voyageur attardé hâte le pas et souffle dans ses doigts transis pour les réchauffer. Les bœufs cherchent l'étable, et nous attristent de leurs beuglements sinistres.

Il bruine; ce brouillard glacé pénètre les os et vous fait frissonner.

Tout est désolé. L'hiver règne, l'hiver, ce cruel qui tue les roses et qui chasse nos moqueurs aux gosiers mélodieux.

Je suis chez ma voisine, une adorable femme, spirituelle comme un démon et jolie comme un ange.

Je ne sais que dire. Quand elle passe près de moi et me fait un léger signe de tête, avec ce sourire qu'elle seule possède, je réponds gauchement à son salut, et je reste cloué à ma place pour la suivre des yeux, tandis qu'elle s'éloigne gracieuse et légère. Si je croyais à l'amour, je me croirais amoureux d'elle.

Nous sommes assis au coin de l'âtre où flambe un bon feu. Elle est légèrement renversée dans son fauteuil; ses pieds mignons enfouis dans des pantoufles, vraies pantoufles de Cendrillon, sont croisés l'un sur l'autre, et ses petites mains sont abritées sous les replis de son châle. Il y a dans toute sa personne un petit air de coquetterie qui me grise et me trouble.

Nous causons. Rien ne porte à la causerie comme un bon feu dans l'âtre. Le pétillement des flammes qui se tordent, qui montent, qui se divisent en langues rougeâtres, et qui lèchent la bûche: tout cela se plaint, bruit et semble parler une langue mystérieuse qui fait rêver.

Le grillon qui s'était endormi s'éveille; la chaleur printanière qui envahit l'appartement le réjouit, et il chante à sa façon.

Elle.—Quel est donc ce cri?...Cela porte sur les nerfs.

Moi.—C'est le grillon de l'âtre, madame.

Elle.—L'affreuse petite bête. Pourquoi crie-t-il ainsi?

Moi.—C'est le feu qui le réjouit.

Elle.—Est-ce pour cela qu'il chante si tristement?

Moi.—Il chante comme il le peut, madame. Il

n'est pas donné à toutes les créatures d'avoir un organe mélodieux comme le vôtre ; je ferai taire le grillon, si vous le désirez.

Elle.—Mon Dieu, laissez le chanter, puisque vous dites qu'il est heureux de chanter.

Moi.—Votre cœur a parlé, madame ; on ne saurait être cruelle, quand on est belle comme vous l'êtes.

Elle.—De grâce, trêve de compliments. Votre visite me fait plaisir, ne la rendez pas ennuyeuse.

Moi.—Ah ! madame, ce n'est pas un compliment.

(Moment de silence).—A quoi songez-vous donc, madame ; vous voilà toute rêveuse?

Elle.—Rêveuse et heureuse. N'est-ce pas que le feu est de bonne compagnie? Lorsque je me trouve près d'un bon feu, une douce mélancolie s'empare de moi, et mon esprit se met aussitôt à trotter par monts et par vaux, se livrant à mille fantaisies plus folles les unes que les autres, tandis que le regard fixé sur la bûche qui pétille, je parais plongée dans une méditation profonde qui ne pense à rien.

Moi.—Est-ce sympathie entre nous? Comme vous, madame, pendant les soirées si tristes d'hiver, lorsque je suis près de l'âtre qui flambe, mon imagination se livre à mille fantaisies qui revêtent toutes les formes, tout en chuchotant avec mon âme. N'est-il pas étrange que sans nous en apercevoir, sans le savoir, nous nous livrions ainsi a des rêveries quasi jumelles? Ne dirait-on pas, madame, que parfois nos âmes causent ensemble à l'insu de nos cœurs? Est-il vrai que la mélancolie soit contagieuse? Tenez, me voilà

tout rêveur aussi, et je suis ému comme un poète élégiaque.

Elle.—Peut-être l'êtes vous, poète élégiaque.

Moi.—Près de vous, madame, quoi d'étonnant? Ne savez vous pas qu'il suffit du rayonnement d'un regard, pour faire vibrer dans le cœur la corde d'or qui le lie au ciel? Et qu'est-ce après tout que la poésie, sinon cette vibration qui a toute la pureté et toute la douceur des mélodies célestes? Quoi d'étrange que le cœur maîtrisé par cette harmonie céleste, devienne triste et mélancolique? Quoi d'étrange que cette tristesse en fasse jaillir un sanglot? Que des larmes coulent de nos yeux, et que de ces larmes cristallisées en perles fines, le poète fasse un écrin éblouissant, reflétant toutes les beautés du ciel?

Elle (sérieuse).–Votre pensée est trop profonde pour moi, et je ne la saisis pas. Il me semble pourtant comprendre que nous chevauchons ensemble sur un nuage de votre fantaisie, et que je ressemble à un clair de lune.

Moi.—Vous vous raillez de moi, madame.

Elle.—Non pas, mais votre esprit court la pretantaine et votre cœur le suit tout haletant. Une de mes paroles fait naître une folle pensée dans votre âme; vous l'embellissez du brillant de votre fantaisie; vous en faites un roman que vous enrichissez de vos illusions, et qui pour vous se revêt de tout le charme d'une séduisante réalité...(Souriant)...vous êtes, en vérité, trop impressionnable, et vous pourriez en être incommodé.

Moi.—Vous êtes sans pitié, madame. Non, ne croyez pas que je me lance dans le roman. Ce qu'en j'en dis est une douce réalité. Je vous blesse... pardonnez-moi...votre regard me décontenance...je ne sais que dire. J'étais venu ce soir, comme un ami, pour deviser gaiment au coin du feu...je me sentais un esp.it d'enfer.. j'avais mille jolis riens à vous débiter, et voilà que je ne sais que répondre à vos paroles ironiques.

Elle (Souriant).—Vous me les débiterez une autre fois, quand vous aurez mieux appris votre leçon.

Moi.—Me voilà vaincu, désarmé, madame; il ne vous a fallu qu'un sourire pour cela.

Elle.—C'est une belle victoire assurément.

Moi.—N'est-il pas étrange, madame, que nous, (et quand je dis nous je parle des hommes en général) que nous, dis-je, soyons si faibles...si...nuls, si aisément décontenancés par le sourire d'une jolie bouche?...Loin de vous, j'étais un fanfaron...près de vous, me voilà devenu un grand enfant; je balbutie confusément quelques paroles banales, vains sons qui tombent de mes lèvres sans même être l'écho de mon cœur, et que moi-même je trouve plates et ridicules.

Elle—En vérité vous me confondez. Vos paroles ne sont pas même l'écho de votre cœur, et c'est vous qui me le dites, après les avoir débitées avec tant de chaleureuse émotion à l'instant même? D'où venez vous donc, mon voisin, et quelle comédie jouons nous? Comme vous voilà surtout devenu galant Il n'y a qu'un instant, j'étais une péri, un clair de lune, et me

voilà maintenant devenue un dragon, un épouvantail.

Moi. - Ne dites pas cela, madame. Votre beauté seule m'a vaincu, car votre beauté est une royauté qui domine et qui force à plier le genou devant vous; c'est que...

Elle (M'interrompant).—Passez moi les pincettes que j'arrange le feu, s'il vous plaît.

Moi.Ne vous donnez pas cette peine, madame, je l'arrangerai moi-même. (Après avoir arrangé le feu.) Voilà qui est beau, n'est-ce pas? Ces millions d'étincelles qui tourbillonnent; ne dirait-on pas une pluie de diamants?

Elle.—En effet, cela est merveilleusement beau.

Moi.—Etre le possesseur d'autant de diamants, quel rêve.

Elle.—Et qu'en feriez vous, Grand Dieu?

Moi.—Un diadème si éblouissant pour votre beau front, que toutes les reines de ce monde en seraient jalouses.

Elle (M'interrompant).– Il me semble qu'il vient un vent glacial par cette porte.

Moi.—Je la fermerai, si vous le désirez, madame.

Elle.—C'est inutile, mettez plutôt une autre bûche sur le feu.

Moi (Après avoir mis la bûche).—Voilà. De quoi parlions-nous, madame?

Elle.—Je n'en sais rien...Nous parlions politique, je crois.

Moi.—Méchante, nous parlions de vous.

Elle (Souriant).—Non, non, j'y suis. Nous par-

lions des roses qui se pavanent sur le chapeau d'Arsène.

Moi (Surpris).—D'Arsène?

Elle (Gaiment).—Mais, oui, d'Arsène. Vous savez de qui je veux parler.

Moi.—Je vous jure, madame, que je ne sais ce que vous voulez dire.

Elle.—Là, ne faites pas l'étonné. Elle est très bien, cette Arsène. La bouche un peu trop grande, et les yeux un peu trop petits. N'était-ce sa taille qui n'est pas élégante, elle serait fort passable.

Moi.—En vérité, madame...

Elle.—Elle est mieux que sa sœur qui est sotte comme un panier et laide comme une chenille.

Moi (Etourdi).—De qui parlez vous donc, madame?

Elle (Se levant).—De la sœur d'Arsène...mais il se fait tard...j'en agis, avec vous sans façon.

Moi (Le chapeau a la main).—Pardon, madame, j'ai été indiscret.

Elle.—Nullement; je vous remercie, au contraire, de votre bonne visite. Si je n'étais souffrante, je tiendrais à ce qu'elle se prolongeât...mais vous reviendrez...là...sans façon, et nous parlerons d'Arsène et des roses qui se pavanent sur son chapeau.

Moi (D'un air contraint).—Assurément, madame, je reviendrai.

Elle.—Oui...Oui ... Revenez. Nous causerons d'elle, et le vieux grillon qui m'agace se taira pour entendre parler de son chapeau couronné de roses.

(Me tendant la main). Au revoir donc, mon voisin.

Moi (Lui baisant la main).— Au revoir, méchante.

FÉLIX VOORHIES.

LE "SAVANT."

"Quel dommage que notre jeune voisin se soit enfoncé dans la chimie," disait une vieille habitante d'Arbois, "il a manqué sa vocation!"

De magnifiques monuments, des statues de marbre et de bronze, de superbes édifices, de nombreux établissements de charité, élevés dans les deux mondes, et consacrés par le nom Pasteur qui les surmonte, attestent assez clairement combien la prophétie de la bonne femme frappait à faux, touchant l'avenir de son petit compatriote, de celui que ses contemporains, devançant le jugement du corps scientifique et l'appréciation de la postérité, ont appelé le "Savant;" de celui que l'humanité tout entière bénit "d'avoir manqué sa vocation."

Une curiosité confiante m'a toujours attirée vers cette étonnante individualité, Monsieur Louis Pasteur, et justifie ces lignes biographiques élogieuses, échappées de la secrète admiration que j'ai toujours éprouvée en contemplant cette austère grandeur. Chêne majestueux, enveloppant de calme tout ce qui l'entoure, longtemps il couvrira de l'ombre fraîche et salubre de ses rameaux les générations qui viendront s'y abriter.

Monsieur Pasteur mérite et a eu, en effet, de plus

savants peintres que moi, à qui il faut, vraiment, quelque hardiesse pour tenter, ici, l'esquisse de cette grande figure, pour le représenter, pour parler de lui ; moi, dont les connaissances n'ont pas l'étendue et la solidité requises pour le considérer. Aussi serai-je prudente ; c'est de loin que je le suivrai dans ses études de l'infiniment petit ; je ne plongerai pas avec lui dans ces abîmes profonds, dans ces mystères de la création, devant lesquels il n'y a qu'à se prosterner. Le premier, il en a donné l'exemple : son discours de réception à l'Académie française est un éloquent témoignage de sa croyance religieuse et de sa science expérimentale. Par une dialectique vigoureuse et convaincante, il fit sentir la sincérité de ses principes et la vérité de ses travaux ; il remua tous les cœurs de l'assemblée, qui, enthousiasmée, applaudit de toutes parts. Ses paroles avaient fait éclater le surnaturel qui sévit dans toute âme humaine : la foi en Dieu ! et—accordez-moi de le dire, puisque je le tiens de bonne source—à ses accents sincères et émus, l'assemblée répondit "par une seule voix."

Si Monsieur Pasteur a poursuivi avec une ténacité implacable, jusque dans nos organes et dans notre sang, nos ennemis si multiples, pour les combattre et les détruire, et par cela, est devenu le bienfaiteur du pauvre corps humain, l'on peut dire qu'en réunissant dans sa personne cette si précieuse et si puissante dualité : la science et la foi, il est devenu également le bienfaiteur des âmes. Etre doux, paisible, silencieux, il reçut beaucoup d'honneurs de son propre

pays et de l'étranger; il connut la gloire, il fut porté au pinacle, sans l'avoir jamais rêvé, j'en suis sûre.

Fils d'un soldat décoré sur le champ de bataille, et devenu par la suite tanneur, Louis Pasteur naquit dans le Jura, à Arbois, vers la fin de l'année 1822, sans que son père, l'ouvrier travaillant à son dur labeur, pronostiquât la grande personnalité future de sa progéniture. Il ne soupçonnait pas que l'humble berceau où reposait son fils retenait un conquérant plus célèbre qu'Alexandre, plus grand que César, car il est incontestablement plus beau de faire "ce qu'il a fait, que de gagner des batailles." Ses premières années se passèrent dans l'atelier paternel: enfant tranquille et d'intelligence ordinaire, il était grand liseur et préférait la société de ses livres à celle de ses petits voisins, même à celle de ses crayons, car ce n'est pas arbitrairement que se prononçait la vieille paysanne à l'égard de son petit compatriote. Plusieurs de ses pastels se voient encore, aujourd'hui, dans la ville d'Arbois, et indiquent une sûreté de dessin surprenante, chez un adolescent.

De bonne heure il sentit s'éveiller en lui la passion du travail, qui devait faire le fond de sa vie. Son esprit calme et d'une singulière maturité se montre dans sa physionomie grave, sereine. Il a l'extérieur humble, l'aspect bien peu prestigieux, mais harmonieusement fondu. Fort jeune, il entra au collège communal d'Arbois, et fut classé parmi les élèves médiocres, mais, peu à peu, il attira l'attention parti-

culière du principal, qui l'observa de près et découvrit, sans doute, dans son âme, le germe du génie pratique qui devait l'immortaliser. Il le stimula dans ses études et le fit envoyer au collège de Besançon. Devenu bachelier ès lettres, il reste à ce lycée comme répétiteur, se préparant, dans l'intervalle de ses fonctions, aux examens de l'Ecole normale de Paris, but de ses aspirations, et, lorsque les inspecteurs chargés des examens, arrivèrent à Besançon, Louis Pasteur fut déclaré admissible. Que ne peuvent opérer, en effet, le temps, le travail et la volonté!

Amant de la science, avant tout, elle lui fit toujours battre le cœur; il avait pour la chimie une prédilection marquée, employant ses jours de sortie à des études particulières en cette branche. Rendu à Paris et entré à l'Ecole normale, son impatience d'apprendre ne connut plus de borne.

Il se logea dans un de ces quartiers silencieux et travailleurs, non loin d'institutions sérieuses, où il pouvait satisfaire à son gré sa passion d'étude.

Bibliothèque de l'Ecole normale: pour lui tout était là. Curieux de science, il s'y enfermait sans surveillance ni guide, et, au lieu d'aller prendre les distractions naturelles à son âge, il consultait livres, journaux et revues, il s'abandonnait à ses goûts personnels, y consacrait ses récréations, ses soirées et ses dimanches. Combien de fois, pendant que l'énorme Paris s'agitait autour de lui, en une vie tumultueuse, ne resta-t-il pas absorbé par une lecture solitaire, ou bien encore par des recherches, qui lui valurent en grande partie, ses victoires scientifiques.

Elève de l'illustre Dumas, auquel étaient confiés les cours de chimie de la Sorbonne, Pasteur dut à l'autorité de la parole, aux expériences imposantes de ce grand maître, le souci rigoureux qu'il eut des siennes, le contrôle qu'il posséda toujours des faits constatés : deux traits qui le caractérisent.

L'on raconte qu'un jour, Dumas, faisant l'expérience de la solidification du gaz acide carbonique, demanda un mouchoir pour recevoir le résultat de cette expérience. Pasteur, comme en un transport d'amour, se précipite, offre le sien et recueille le morceau glacial, alors qu'il sortait de l'appareil. Il garda toujours religieusement, ajoute-t-on, le mouchoir prêté à Dumas, le maître dont les leçons l'avaient toujours particulièrement charmé.

Monsieur Pasteur, dès les premiers efforts de son génie naissant, impressionna profondément le monde savant : ses découvertes dans la cristallographie émerveillèrent l'Académie des Sciences, mais comme elles renversaient toutes les idées admises jusqu'alors sur la formation des cristaux, l'Académie n'accepta pas, tout d'abord, le fruit des études approfondies de ce jeune homme de vingt-cinq ans. Elle exigea une vérification rigoureuse de chaque point affirmé par ce nouveau chimiste, et Monsieur Biot, illustre vieillard qui avait passé plus de trente années à étudier la constitution intime des corps, fut chargé d'un rapport sur son travail. Monsieur Pasteur répondit à la demande qui lui était adressée avec une précision qui lui fit honneur, qui lui devint habituelle ; elle le révéla

maître et créa un nouveau chapitre de chimie. Il expliquait si lumineusement les phénomènes dont il possédait la connaissance que Monsieur Biot, qui, d'abord, l'avait traité de chimérique, se montra visiblement ému et lui dit: "Mon jeune ami, vous avez constaté ce que je n'ai pas su trouver."

En 1852, Pasteur fut nommé professeur à la Faculté des Sciences de Strasbourg, et, deux ans plus tard, celle de Lille le choisissait pour son doyen. Quel bien pratique notre habile observateur ne fit-il pas à l'industrie de ce département du Nord, par ses études de la fermentation, dont les théories fort incertaines ne portaient aucun remède à la transformation du sucre en alcool et acide carbonique. Pasteur déclara que des êtres microscopiques avaient la plus grande part dans ces phénomènes chimiques, et il accompagna de preuves incontestables l'assertion de leur existence. Par des applications en rapport avec ces démonstrations, la réalité prit la place du doute, l'attention de Monsieur Pasteur fut conduite sur d'autres faits chimiques analogues, une perte considérable d'argent fut évitée, et des industries nouvelles s'élevèrent de toutes parts en France, en Allemagne, et s'y exercent encore aujourd'hui sur une grande échelle et d'une façon très prospère.

Doyen de faculté à trente-deux ans, le petit gamin d'Arbois semblait avoir suffisamment démenti toutes les prévisions de sa bonne vieille compatriote, mais il ne s'en tint pas là. Bientôt appelé pour être le directeur des études scientifiques de cette Ecole

normale de Paris, qu'il affectionnait tant, il reprit le chemin de la grande capitale. Hélas! un laboratoire lui manquait: son peu de fortune ne lui permettait pas d'en construire un à ses frais, et le ministre de l'Instruction publique ne trouvait pas au budget de quoi lui allouer pour ses frais d'expériences personnelles. Le jeune chimiste disposa alors des greniers de l'Ecole: ses meilleures heures étaient celles qu'il y passait, indifférent à tout ce qui n'était point science. C'est de là que nous le voyons s'engager dans une lutte soutenue, avec Monsieur Pouchet, de Rouen, fauteur de l'idée de la génération spontanée et son plus terrible adversaire, pour remporter sur lui, par une démonstration irrécusable de l'existence de germes préalables à l'éclosion de tout être vivant, une victoire éclatante, et jeter sur cette question obscure la lumière d'un jour brillant.

En 1863, les départements séricicoles étaient dans l'inquiétude et la préoccupation : une épidémie désastreuse sévissait sur ce précieux insecte, le ver à soie, et, par sa marche envahissante, gagnait tous les pays. En Autriche, dans une villa qui appartenait au prince impérial, la récolte des vers à soie, depuis des années. ne suffisait même plus à payer la graine qu'on y élevait. Propriétaires particuliers, conseillers municipaux, gouvernants même s'en émouvaient et cherchaient un moyen de conjurer le fléau. Tous les regards se tournaient vers Pasteur, devenu la grande autorité scientifique, mais celui-ci, dans la large carrière que lui avaient ouverte ses succès sur les ferments

organisés, avait aux mains comme un enchaînement de découvertes, et il déclina cette perspective d'une autre grande expérience de contrôle. Ce ne fut qu'aux instances de Dumas qu'il céda, que par lui, qu'il se laissa convaincre, donnant ainsi à son illustre maître, un grand témoignage de sa déférence.

Ce ne fut pour l'élève de Dumas, devenu son confrère et son ami, que l'occasion d'un nouveau triomphe : Pasteur eut bientôt reconnu, que la cause de la maladie n'était qu'une altération des œufs de ce petit insecte qui joue un rôle si important dans la prospérité des peuples modernes. Il enseigna la manière de reconnaître, au microscope, les germes infectés ; il les fit mettre à part et porter la reproduction uniquement sur les graines saines. Ce procédé réussit à merveille et Pasteur eut, une fois de plus, la joie de constater la correction de ses vues, la sûreté de sa méthode ; celle de reconnaître, par l'application qui en fut faite, des économies incalculables ; celle de fournir aussi un des chapitres les plus intéressants dans les découvertes modernes. Chaque année, à l'époque des grainages, se voient dans les ateliers, des femmes et des jeunes filles, employées par centaines, à l'examen microscopique des graines, à leur triage et à leur classement sur de petites toiles.

Quelle reconnaissonce les paysans agriculteurs et industriels de France ne doivent-ils pas à cet observateur studieux et persévérant ! Ils n'ont pas été les seuls à bénéficier de ses laborieuses campagnes : le nom de Monsieur Pasteur résonne dans le monde

entier, ses méthodes appartiennent à tous les climats, partout, le respect accompagne sa renommée.

Je croirais commettre une indiscrétion, manquer au corps médical de mon pays, que j'honore tant, et me lancer également sur une route périlleuse, si je m'attachais à célébrer, dans ses détails, le couronnement du triomphe de Pasteur, dans la marche ascendante de ses succès : la découverte de l'inoculation préservatrice des maladies, la plus brillante des conquêtes de la science moderne. Quelle racine pour la médecine ! Que de victimes arrachées à la souffrance, aux désastres physiques, à la mort ! C'est par milliers qu'elles s'énumèrent, à ne mentionner que celles qui dussent succomber sous la violence de cette maladie si redoutée, l'hydrophobie ; maladie mystérieuse par son incubation, effrayante par ses symptômes, oui, elle captiva Pasteur qui concentra sur elle, tous les efforts de son cerveau puissant, toute la force de son micromètre, et après cinq années d'études, il parvint à établir, avec éclat, le siège de la rage et à donner, par l'inoculation de ce mal, la faculté de résister aux effets d'une morsure rabique.

Cette découverte emporta tous les esprits, et l'histoire en est gravée sur marbre et sur bronze. Au frontispice de l'Institut Pasteur, une statue représente une jeune berger français, aux prises avec un chien atteint d'hydrophobie. Il lutte avec lui pour la défense de ses brebis, et l'on sent que c'est un combat à mort que celui qui se livre là. Le berger réussit à tuer le chien de ses mains désarmées, mais il les eut horriblement déchirées par l'animal rabique.

Mené à notre habile expérimentateur, il subit son traitement préservateur et eut le bonheur d'échapper à cette affreuse maladie, la rage. Par ce fait, par les circonstances qui l'entourent, ainsi que par ses conséquences, le "Savant" s'attira une admiration enthousiaste dans toute l'Europe. Une souscription universelle érigea le magnifique Institut Pasteur inauguré en 1888. C'est, tout à la fois, un centre d'enseignement pour toutes les études qui relèvent de la microbie, un centre de recherches pour les maladies infectieuses, un laboratoire, mais par-dessus tout, c'est un dispensaire pour le traitement de la rage. Cet établissement, situé à Paris, rue Dutot, servira toujours de modèle à tous ceux qui seront créés à sa suite, dans les deux mondes; dès la première année de son service, mille six cent soixante-treize personnes, mordues par des chiens enragés y subirent le traitement complet. Dix d'entre elles furent prises de rage pendant le traitement, mais sur la totalité des cas, il n'y eut que trois insuccès, et ces cas-là représentaient des morsures à la tête et au visage.

La réputation de Pasteur touchait à l'apothéose: membre de l'Académie des Sciences, membre associé de l'Académie de Médecine, l'Académie Française lui ouvrit ses portes et retentit de ses débats éloquents, Commandeur de la Légion d'honneur, on lui décerna le prix Jecker, le président Carnot lui offrit une médaille à la Sorbonne, et, à l'occasion de cette présentation, des discours furent prononcés en son honneur par des représentants de corps scientifiques

venus de toutes parts, pour rendre hommage au grand savant.

Il m'est triste de le dire: dans le cours de tant de travaux, dans les préoccupations de ses expériences, dans l'abus qu'il dut faire du microscope et du laboratoire, Monsieur Pasteur avait enduré tant de fatigues, qu'il fut frappé d'hémiplégie. Sa constitution vigoureuse l'arracha à la mort, mais elle ne put surmonter complètement son mal, longtemps on le vit, de son fauteuil où le clouait sa paralysie, encore plein d'énergie, diriger et vérifier l'exactitude de ses méthodes. Le ministre de l'Instruction publique réclama et obtint facilement pour lui une pension annuelle et viagère.

Monsieur Pasteur ne fut pas seulement un savant d'un mérite et d'un succès éminents, il était aussi un vrai patriote ; il aima la France d'un amour filial, et le bulletin de ses défaites, dans la guerre Franco-Prussienne, lui causait une douleur poignante. Pendant cette période désastreuse, il se découragea, abandonna ses travaux et se retira dans sa maison d'Arbois, où il vécut en vaincu, répandant des pleurs sur les malheurs de sa patrie.

Enfin, comblé d'années, de travaux, de succès, d'honneurs, Louis Pasteur touchait à la fin de sa carrière d'intérêt scientifique extraordinaire. Pein de gloire, il mourut près de St. Cloud, en 1895. Ce fut une émotion profonde, universelle, un chagrin public ; sa mort indiquait bien la place prépondérante

qu'il occupait parmi ses contemporains. La cérémonie religieuse de ses funérailles eut lieu à Notre Dame, la cathédrale de Paris. Le président de France, Monsieur Faure, lui décréta des obsèques nationales. Le gouvernement désirait qu'il fût enseveli dans le Panthéon, mais, suivant le désir de ce grand homme, ses restes reposent dans le jardin de l'Institut Pasteur.

"Requiescant in pace (ils reposent en paix) ne s'applique pas à tous les morts, il en est de plus actifs que les vivants."

La vie privée de Monsieur Pasteur, sa vie de famille m'est totalement inconnue. Je conjecture cependant, que son épouse, (Mademoiselle Laurent) eut l'intelligence, voire même la grande générosité d'accepter de bonne grâce, pour le bien de l'humanité, la prééminence de sa rivale... la science !

ERMANCE E. ROBERT.

POÉSIES CANADIENNES.

Nous reproduisons avec plaisir dans nos Comptes-Rendus plusieurs charmantes poésies écrites par nos cousins du Canada.

La Louisiane.

A Mme A. Le Duc.

Pays du soleil où la fantaisie
Sous un ciel doré tourne son fuseau,
Radieux rival de l'Andalousie,
Dont le nom charmant, plein de poésie,
Résonne à mon cœur comme un chant d'oiseau !

Sous tes frais bosquets qu'embaume l'orange,
On sent circuler de vagues aimants ;
Tes lourds bananiers, que la brise effrange,
Semblent frissonner au concert étrange
Qui flotte dans l'air de tes soirs charmants.

Sous tes dômes verts qu'ombrage la liane
Rayonnent souvent de grands yeux hardis ;
Et, l'artère en feu, jusqu'à la diane,
Plus d'un Werther veille, ô Louisiane,
Au seuil parfumé de tes paradis.

Et moi, fils du Nord, aux hivers moroses,
—Souvenir lointain, mais toujours vainqueur ;
A ces douces nuits, à ces beaux jours roses,
En rêvant je sens, malgré mes névroses,
Comme une fleur d'or éclose en mon cœur.

LOUIS FRÉCHETTE.

Larmes d'en Haut.

Vous portiez, à ce bal, les deux plus belles roses ;
En les entrelaçant dans l'or de vos cheveux
Naïf, je leur avais confié les aveux
Lâchement retenus entre mes lèvres closes.

Vous en avez flétri l'éphémère splendeur
Dans l'étourdissement des valses enivrantes,
Et leur âme a mêlé ses ondes odorantes
Aux sons harmonieux du violon rêveur.

Et puisque, désormais, leur beauté disparue
Ne pouvait à la vôtre ajouter d'apparât,
Je vous vis les livrer aux hasards de la rue
Comme un vil oripeau qui perdrait son éclat.

Vous n'auriez pas jeté du rêve aux gémonies,
Si vous aviez compris ces messagers des cœurs !...
Combien d'illusions, à tout jamais bannies,
Roulèrent au trottoir avec les pauvres fleurs!...

Dès qu'aux premiers rayons l'aurore ouvrit ses portes,
J'allai les recueillir ; le frimas matinal
Emaillait leurs débris de larmes de cristal:
La nuit avait pleuré sur les deux roses mortes.

CHARLES GILL.

Saisons de l'amour.

Jeune fille, voici le printemps de l'amour ;
Laissons se marier nos cœurs pleins de jeunesse ;
La vie est à vingt ans une coupe d'ivresse,
Profitons de la vie, elle n'aura qu'un jour.

Jeune femme, voici l'été des fleurs moroses ;
Laissons nos mains s'unir et bien vite aimons-nous ;
Peut-être que demain tes deux grands yeux si doux,
O tristesse ! pourront pâlir comme des roses.

Femme, voici venir l'automne et ses frimas ;
Laissons rêver encor notre âme inassouvie :
Nous sommes tous les deux au déclin de la vie
Et nos espoirs passés ne nous reviendront pas.

O vieillesse, voici l'hiver, fermons nos portes ;
Laisson s'éteindre en nous l'amour, car désormais,
Nos cœurs sont des tombeaux où dorment à jamais,
Comme des trépassés, nos illusions mortes !

JEAN CHARBONNEAU.

Deux espoirs.

Le soleil souriait aux fleurs épanouies:
C'était le chaud printemps, c'était le vrai réveil,
Et les feuilles croissaient superbes, réjouies
Sous le regard doré d'un radieux soleil.

Or, auprès d'un ruisseau dont le glou-glou sonore
Chantait et babillait dans le creux du vallon,
La pâquerette avait, de bonne heure, à l'aurore,
Ouvert timidement son jeune et frais bouton.

Elle était là, pensive. Elle attendait, sans doute,
—Qui sait ce qui se passe en ces cœurs incompris !—
Qu'un papillon flânant, furtif, par cette route
Lui vînt dire combien son parfum a de prix.

Le volage passa sans voir la pâquerette,
Et sur la fleur voisine, un instant s'arrêta.
Et longtemps, bien longtemps attendit la pauvrette !...
Le soir du même jour, un agneau la brouta...

L'espoir de cette fleur et l'espoir du poète !
Ces deux espoirs brisés sont le même souvent ;
Ils grandissent tous deux dans une âme inquiète,
Sous le souffle de l'art, sous le souffle du vent.

GERMAIN BEAULIEU.

Patrie.

Canada ! Canada ! terre immense et féconde !
Nouvelle Gaule assise au nord du nouveau monde !
Héroïque pays d'espérance et d'honneur !
Sol hyperboréen, qui de l'onde atlantique
Jusqu'aux flots azurés de la mer pacifique,
Déroule, avec orgueil, son altière splendeur !

Canada ! Canada ! toi que le ciel protège !
Toi qui, sous ton manteau de verdure ou de neige,
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,
Du sommet de tes monts et du sein de tes plaines
Es pour le Canadien le plus beau des pays !

Gloire à toi, nous t'aimons et l'étranger t'admire !
Gloire à toi, Saint-Laurent, dont je ne saurais dire
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté !
Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères
Et rappellent toujours que le sang de nos pères
S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté !

ALBERT FERLAND.